

## Moebius

### La mer, au feu

Madeleine Monette

---

Le parfum

Numéro 137, mai 2013

URI : [id.erudit.org/iderudit/69134ac](http://id.erudit.org/iderudit/69134ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)  
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Monette, M. (2013). La mer, au feu. *Moebius*, (137), 57–62.

---

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# MADELEINE MONETTE

## *La mer, au feu*

Pour Angela et ses fils, Ian  
et Max, de Belle Harbor

le froid du feu, son odeur  
de goudron et d'étang croupi  
parmi les débris calcinés  
qui suintent, eau noire au fond  
d'un décor coupé ras, plate  
mosaïque incertaine du paysage  
spongieux, de fondations rongées  
en bassins terreux, dévastation  
de dépotoirs envasés, aux restes  
sertis dans de courtes mémoires  
de boue fraîche pour archéologues  
débutants, au-delà des désirs  
à tort et à travers des pilleurs

furie de torches tenaces  
sur l'îlot aux clartés fumeuses,  
revirements de nuages roux  
et flashes irradiants, les flammes  
envolées de toit en toit, rabattues  
en zigzags par l'ouragan, créent  
des éblouissements de bombes  
en cage dans les charpentes  
grillées sur pied, l'incendie règne  
encerclé par des torrents d'océan,  
jusqu'à l'immobilité d'un matin  
de braises éparses, foyers fumants  
à fleur de sol, jusqu'à la douceur  
de rares plumes de feu qui vacillent  
encore, dans les tentes de poutres  
entrechoquées, soupirs mourants  
des marais charbonneux

moins de dernières nuits  
que d'enfants à Belle Harbor,  
accroche-toi! ni noyade ni bûcher,  
tiens bien ta corde, mon petit amour,  
dans la guirlande de sauvetage,  
l'eau ne t'effacera pas avec le reste,  
file, file à flot! bouche au ciel

autour du quartier embrasé,  
tandis que la plage disparue  
glisse vers les grands fonds,  
rognures de sable, éboulements  
de maisons qui sombrent tordues,  
démantelées, dans un brouillard  
sous-marin peuplé de toitures  
d'escaliers de fenêtres, bric-à-brac  
distendu en plongée, la limite  
entre la terre et l'eau a lâché

la mer pénètre surprenante  
avec ses emmêlements violents,  
tous obstacles étranglés dans  
des traînées de câbles, déchirés  
sur les pics d'une nuit éclatée,  
aux miroirs en lambeaux, amas  
hérissés dans le vif du courant,  
arbres la tête en bas sur un tapis  
retroussé d'un coup de pied

la haute pelle d'eau pousse  
plus avant, alourdie de rouleaux  
de sable, qui demain tapisseront  
le sol jusqu'aux auvents, flot  
d'écluse ouverte qui défonce  
avec fracas les vitrages, emporte  
son dégueulis d'odeurs sans  
plus rien de marin, oh ! le parfum  
de la mer, l'odeur des molles  
brises du large, algues et poissons  
dans un bouquet de sel !

de rues discrètes en villes  
côtières, dans les écumes  
de l'inondation, rivières  
souterraines de black-out,  
les maisons décollent et  
culbutent, craquent repliées  
sur leurs propres tonnerres,  
remplies comme des baignoires  
par assauts continuels, mélanges  
malsains de marée et d'égout,  
paquets de mer profanée  
aux relents de garage, de fosse  
d'aisances, ni dehors ni dedans,  
des filons d'huile à chauffage  
courent dans les rapides,  
irisations visqueuses

qui penserait mourir  
d'un dernier coup d'œil  
dans un sous-sol, ballotté  
inerte dans un silence  
de houle engouffrée,  
pour sauver des riens,  
de petites choses ?

un téléviseur, des la-z-boy  
dans l'aquarium glauque  
pour un peu allumé, teinté  
des lueurs de la fournaise  
flottante deux rues plus loin,  
mais non... le nid crépitant  
rentre en lui-même, protégé  
par des débordements de mer  
grandissante, où la pleine lune  
s'allonge roussie dans cent  
couchers de soleil rutilants  
à minuit, la chaleur plus dense  
que la matière à Breezy Point,  
débandade en rond d'animaux  
d'insectes de poissons brûlants,  
dans leur piège qui se consume  
inaccessible, désarrois cerné

la mer s'enfle, complice  
du feu, rien à faire que d'aller  
au bout de la peur, calmes  
à cause des enfants, d'effluves  
salins en reflux de suie vaseuse,  
la submersion battante, l'afflux  
massif de luminosité se retirent  
sur les ruines, lignes et volumes  
aplanis dans les froides odeurs

d'un feu de mer